FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 16 SEPT. 1860.

Les Mystères de la Maison.

I.—Soirée.

A ce moment, Mme de Rozan entra avec sa fille Séraphine. La mère était complètement parée ; la fille, belle comme de dix-huit ans, avait une toilette fraîche et gracieuse, comme elle. Toutes les dames étaient mises avec une élégance irréprochable, depuis les gants jusqu'à l'éventail.

Bientôt la toilette en fleurs, Laisnez chantait le ténor en t, et la cantatrice en o ; on nous apprit plus que des soirées.

Quand le rideau fut baissé, le docteur, qui, lorgnait çà et là, s'écria :

—Ah ! nous croyons que les sorciers laissent aussi découvrir leurs secrets ! Je ne sais rien, mademoiselle ; mais il y a là nécessairement un très curieux mystère que je veux approfondir. Pour que je l'aurai découvert, j'aurai l'honneur de vous en instruire.

Oh ! quel bonheur ! s'écria Séraphine.

Dans ce moment, une loge qui se trouvait en face de celle d'Andrée s'ouvrit avec fracas et une femme entra.

Regardez donc, bonne amie, dit Séraphine à Andrée, qui l'aimait comme une petite sœur chérie, regardez comme cette dame est belle !

—Bien belle, en effet, reprit le docteur : mais de toutes les femmes qui sont ici c'est assurément la plus curieuse, la plus ténébreuse, la plus mystérieuse, la plus criminelle peut-être.

—Allez vous nous faire encore un conte fantastique ! dit Andrée.

—C'est fou, reprit le docteur, ce sera, au roman d'Anne Radcliffe.

Avec des revenants ! demanda Séraphine enchantée.

Peut-être ! D'abord, regardez bien cette femme.

Cette beauté mystérieuse n'avait pas encore été témoin de sa place ; elle était debout, et l'on pouvait juger de la majesté de sa taille de reine ; un long burnous blanc, qui la drapait, semblait encore la grandir. Ses cheveux noirs comme la nuit faisaient ressortir la pâleur mate de son visage ; son regard était impérieux ; ses traits, bruns et un peu prononcés, avaient une admirable régularité, semblaient taillés au ciseau. On eût dit d'une belle prêtresse retrouvée dans les feuillets d'Herculanum, ou servie sous les cendres du Vésuve, et ramenée par miracle pour donner aux Parisiens un type idéal de la beauté antique.

—Mais je la reconnais, dit Andrée, c'est Mme Dumoulin.

Ce nom de Mme Dumoulin allait à cette femme comme une cornette à une impératrice.

Mme Dumoulin, reprit Mme de Rozan, vous vous trompez, c'est la marquise de Valfremar.

—Je suis bien certaine, dit Andrée, que c'est Mme Dumoulin, une femme qui est encore extrêmement riche.

—Du tout, elle est complètement ruinée.

—Vous êtes dans l'erreur : je la reconnais bien, c'est une femme à l'esprit froid, sérieux ; qui parle politique comme un député, et sait mieux que le *Moniteur* les nouvelles de l'intérieur et les nouvelles étrangères.

—Allons donc, reprit Mme de Rozan, elle ne sait pas plus ce qui se passe sur la terre que l'astronome qui regardait le ciel et tomba dans le puits. C'est une nature de pierre, un conversateur qui est constitué de tous les matériaux d'en haut. Quand elle ne va pas à l'Opéra, elle court à l'Observatoire, regarder la comète, et c'est elle qui a dû découvrir la comète.

—Comment, ma mère, dit Séraphine, la connaissez-vous cette dame ?

—Ce n'est pas une dame, reprit le docteur.

—Ah ! alors, c'est une demoiselle !

—Ce n'est pas une demoiselle !

—Eh bien ! reprit Andrée impatientée, c'est une veuve.

—Ce n'est pas une veuve.

Les trois femmes se récrièrent : le docteur continua.

—Cette femme, qui peut avoir aujourd'hui une trentaine d'années, se nommait effectivement, il y a seize ou dix-huit ans, la marquise de Valfremar. Je ne sais par quelle fenêtre son noble et prodigue époux a jeté son argent ; ce que je sais très bien, c'est que par le bal ou du Jockey-Club ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'il s'est ruiné. Alors, il a jugé à propos de se faire mettre la cervelle en bouillie pour donner un démenti à ceux qui prétendaient qu'il n'en avait jamais eu. On affirme que la veuve a beaucoup pleuré. Etait-ce joie mari, était-ce un fortune ? Ce sont des choses que j'ignore. Mais enfin, quand la saison des pluies a été passée, la veuve n'a pas été fâchée de retrouver un second mari et une seconde fortune. La noble marquise de Valfremar a donc épousé M. Dumoulin, ses cinq ou six maisons et ses rentes sur l'Etat. Maintenant qu'est-ce que M. Dumoulin ? Tout ce que j'en sais, c'est comme disait Hamlet. C'est un être problématique..... On l'a vu, à ce qu'il paraît, pendant les premiers temps de son mariage ; depuis trois ans il a complètement disparu. On prétend cependant qu'il habite la campagne avec sa femme ; mais comment est-il ? Est-il encore habitable ! Est-ce un homme, est-ce un stylite, est-ce une ombre, est-ce un vivant, est-ce un revenant ? Les gens de l'humeur qui séduisent et l'esprit inventif affirment que la belle Mme Dumoulin enferme son mari dans un souterrain, au dessous de la brillante salle à manger, où elle donne des repas si splendides, pendant que les convives mangent des mets de l'air et boivent du champagne, l'infortuné se nourrit de pain sec, d'eau claire et de larmes.

II.

FERNAND ET URBAIN.

On continuait à causer et à boire, lorsque tout à coup le docteur vit pâlir Andrée. Evidemment, il venait de se passer pour elle dans la salle un de ces petits événements que l'œil d'un véritable ami peut seul découvrir ; l'amitié est un microscope infiniment mieux fait que ceux des meilleurs opticiens.

Le docteur parvint à diriger les regards d'Andrée, et lès vit se porter sans cesse sur la loge de Mme Dumoulin. Un jeune homme venait d'y entrer ; il venait très probablement de la belle-fille, et lui parlait avec des regards adorateurs, avec cet empressement complimenteur qui remplace d'ordinaire un porte-voix, pour dire à Zoïde une galanterie : Voilà une jolie femme à laquelle je fais la cour."

—Mais je ne me trompe pas, dit Mme de Rozan, ce jeune homme, qui venait de nous voir, ce jeune homme qui est auprès de Mme Dumoulin, c'est Fernand Dufresnai, notre grand peintre.

Fernand Dufresnai était effectivement une gloire artistique ; la renommée aux cent jours-neaux avait mainte fois prononcé son nom : elle l'avait mis sur toutes les colonnes de papier, qui aiment aussi vite à la gloire que les colonnes Trajane.

Cette bonne renommée, qui ne dort jamais, et qui, après tout, est une femme à esprit, n'avait été que juste en vantant un peintre cher. Fernand était réellement un artiste inspiré, capable de tout, quand il s'agissait de son art ; brave, audacieux, arrêtant ! Il était aidé de Crimée, peindre une bataille jusque sous le feu de l'ennemi, et, si Dieu l'eût voulu, il eût été le martyr de l'art, comme Pline l'ancien fut celui de la science. Son imagination était aussi une autre artistique, où l'on n'était pas à chaque pas assailli par des gamins qui vous tirent la blouse, ou par des gens qui vous prient de leur acheter un cure-dent. Mme de Rozan à Fernand, en lui montrant la main sur la poitrine : "Ce n'est pas un cœur qui vous bat là ; c'est la cervelle."

Le cœur existait, mais il battait, mais il était profondément ému. Fernand, fou, les mêmes affections, mais un pouvoir de plus, un pouvoir glorieux peintre ; il avait la religion de son art, il avait encore une autre religion, et l'on se demandait, sans pouvoir se répondre, quelle était celle qui primait et plaisir de rêver dans l'encens, malgré tout son éclat.

(A continuer.)

ATTENDU par les navires Athens, Ephémère et Aller Mail, de Bordeaux :

200 balles de Jaffa-Malaga, de Rousquet,
200 do do vin blanc Haut Sauterne,
100 barriques vin rouge ordinaire,
50 barils vin blanc Haut Sauterne,
100 do do Médoc,
100 do do Grand-Lafaurie,
100 do do Grand-Barton,
100 do do Grand-Poujet,
100 do do Grand-Lamothe